

Charité de Gabrielle Roy

Gabrielle Roy, *De quoi t'ennuies-tu, Eveline?*, Montréal, Editions du Sentier, 1982, 80 p.

François Hébert

Volume 25, Number 4 (148), August 1983

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30517ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Hébert, F. (1983). Review of [Charité de Gabrielle Roy / Gabrielle Roy, *De quoi t'ennuies-tu, Eveline?*, Montréal, Editions du Sentier, 1982, 80 p.] *Liberté*, 25(4), 86–88.

FRANÇOIS HÉBERT
RENÉ LAPIERRE
RÉJEAN BEAUDOIN

1. CHARITÉ DE GABRIELLE ROY

Gabrielle Roy, *De quoi t'ennuies-tu, Eveline?*,
Montréal, Editions du Sentier, 1982, 80 p.

On s'étonne que Gabrielle Roy n'ait donné à lire que vingt ans après sa composition le poignant récit intitulé *De quoi t'ennuies-tu, Eveline?* que publient aujourd'hui, et avec art, les éditions du Sentier (sur commande seulement: BP 156, succursale Cartierville, Montréal H4K 2J5). Espérons qu'elle nous réserve d'autres agréables surprises du genre, et qu'elle ne nous fera pas attendre trop longtemps!

L'histoire est simple: Majorique, frère aîné d'Eveline, a émigré en Californie il y a bien des années, et voici qu'il demande à sa sœur de venir le voir, «à la veille du grand départ», écrit-il dans son télégramme, sans plus de détails. Blague-t-il, comme c'était son style? Ou va-t-il mourir? Sera-t-il mort quand elle arrivera? Eveline n'est plus jeune quand elle monte dans l'autobus qui lentement l'éloignera, elle, la petite dame frêle, emmitouflée dans ses chauds vêtements, du froid et plat Manitoba qu'elle n'a de sa vie quitté, et l'amènera en Californie où les citronniers, une parenté inconnue, la mort et l'océan l'émerveilleront comme une enfant.

Le voyage en autobus occupe une bonne part du récit: bonheur des rencontres d'occasion, de cette dame Leduc qui la prend sous son aile, d'un fermier du Wyoming, Storksson, qui descend avant elle et lui

laisse son adresse, d'un Français un tantinet agaçant ; aussi, l'angoisse en sourdine de ne pas savoir où elle va, qui elle trouvera ou retrouvera, ou ne retrouvera pas ; et puis, les inévitables malaises de l'âge et d'un si long trajet. Le Dakota, les prévenances de madame Leduc, Salt Lake City, les histoires de Storksson, Las Vegas, la Californie enfin : ce qu'elle entend autour d'elle et ce qu'elle voit par la vitre à la fois la distraient d'elle-même et la reconduisent chez elle, en elle-même, où est un monde, où s'ancrent, comme à une escale mobile, les sites aperçus, des propos échangés, désirs et souvenirs, des joies fugaces et des douleurs qui ne le sont pas moins. Tout passe, comme vont le récit et l'autobus.

Rien de grandiloquent dans la narration, d'extraordinaire dans les événements : le charme surgit en filigrane d'un regard ou d'un geste comme on en voit tous les jours, nullement appuyés, seulement posés là, inscrits dans l'énigmatique espace ou bien d'une harcelante mémoire, ou bien d'une présence promise à l'oubli. D'où venons-nous ? Où allons-nous ? Qu'est-ce que vivre ? Le temps ? L'espace ? Et pourquoi mourir ? Ni la narratrice ni Eveline ni les personnages ne le savent, ni même ne se posent de telles questions, mais celles-ci les habitent, et nous, les lecteurs.

La vie *est* un voyage en autobus : rien que cela, tout cela, mystérieusement. Ce n'est pas une image, c'est la réalité ; mais la réalité, l'imagine-t-on ?

Ici, l'intime et le démesuré coexistent, parfois se confondent : moments de grâce. Des correspondances s'établissent entre des êtres, des choses. Puis se brisent. Eveline, c'était la stabilité, mais son mari est mort et les enfants dispersés ; et la voici qui part. Sa mère, c'était les collines québécoises, mais elle s'est exilée au Manitoba et aura vécu dans la nostalgie de *ses* collines. Majorique était l'homme des aventures, des voyages, de l'ailleurs, mais le voici installé à Bella Vista, et mort et enterré, entouré de sa famille. Son fils Roberto est allé plus loin, dans les îles dont rêvait son père, mais le voici qui revient. Rencontres et

séparations, départs et retrouvailles, échanges et adieux: que signifie tout cela et quand et comment tout cela finira-t-il?

De quoi t'ennuies-tu donc, Eveline? De rien, de tout. D'elle-même moins que des autres, de sa famille comme des étrangers, et de l'un ou de l'autre moins que de tous ensemble. Le personnage d'Eveline est une sorte d'allégorie de la Charité: elle sait donner, sait recevoir, connaît le prix et le bonheur du partage, et la douleur et la nécessité des parturitions, réelles ou symboliques. Elle mesure la précarité de toute vie, la longue et celle de chaque instant, également promises au néant. Rien ne reste, sinon des morceaux, une anecdote, deux ou trois détails; et rien ne restera, sinon le récit de tout cela, l'humble et fraternelle ébauche de ce que pourrait être la communion des mortels que nous sommes, une profonde charité.

F.H.